



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 155

VENDREDI, 3 Juin 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 7 mai.

LA Gazette de la Cour parle aujourd'hui de la révolution qui a éclaté en Espagne, et rapporte les événements qui s'y sont passés jusqu'au moment où le roi Charles IV abdiqua la couronne.

La gazette de la Cour contient également le cartel conclu avec l'Autriche.

— La 6^e division militaire est attendue ici demain ou après-demain; elle se mettra ensuite en marche pour la Finlande. On a rétabli en conséquence tous les ponts de bateaux sur la Néva, quoiqu'il y ait encore des glaces dans le lac de Ladoga.

— On dit que deux vaisseaux marchands américains et deux lubekoïses sont arrivés dans la rade de Cronstadt.

— On assure que S. M. l'impératrice douairière va se rendre, dans quelques jours, à sa résidence d'été de Pawlowski. (Publiciste.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 19 mai.

L'archiduc Jean est de retour dans cette capitale. Il a visité les fortresses de la Hongrie, et a pris dans ce royaume diverses mesures pour faciliter l'entretien de la cavalerie. Ce jeune prince réunit depuis quelque temps les fonctions de directeur-général du génie à celles d'inspecteur de toutes les troupes à cheval de la monarchie autrichienne. (Idem.)

Ratisbonne, le 25 mai.

L'on s'aperçoit tous les jours ici davantage du départ des députés à la diète; cependant on continue d'embellir les dehors de notre ville.

— M. de Kauffmann, conseiller de légation prussienne, qui était absent depuis quelque temps, est revenu; il a reçu de Königsberg l'ordre de faire le triage des archives de la légation, et, afin de diminuer les frais de transport, d'annuler les actes qui se trouvent déjà déposés aux archives de Berlin. On en a brûlé une partie hors de la ville.

— S. Excel. M. le baron d'Albini est encore à Munich.

— La frégate que le commerce de Fiume destine en présent à S. M. l'impératrice, est passée à Gratz, et elle est repartie pour Vienne; le directeur Angel Licudi et le capitaine Nismondo l'accompagnent. Elle a 28 pieds et demi de longueur, 7 de largeur et 5 de hauteur. Elle porte 24 canons, dont 8 de bronze. Son équipage est composé de deux matelots et un mousse; les connaissances admirent ses heureuses proportions; on la transporte sur un chariot à huit chevaux. Deux autres chariots à six chevaux et pesamment chargés transportent sa cargaison qui consiste dans ce que le territoire et les fabriques de Fiume produisent de plus rare et de plus précieux. (Journal du Commerce.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 21 mai.

S. M. vient de rendre un décret pour l'amortissement de la dette publique, et le paiement des intérêts arriérés depuis le commencement de la dernière guerre. Sont regardées comme dettes de l'Etat, celles qui ont été contractées d'une manière légale par les anciens souverains et les états du pays, ainsi que celles hypothéquées généralement sur les domaines. (Journal du Commerce.)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 18 mai.

S. M. a établi à ses frais, dans le couvent de Saint-Pierre qui a été supprimé, une filature de

coton; c'est le premier établissement de ce genre qui existe dans le royaume. On y a placé 75 orphelins; au bout de cinq ans, quarante des plus habiles et des plus laborieuses recevront de S. M. une dot de 50 ducats d'argent. (Idem.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 2 juin.

Lorsque l'acte de naissance du dernier prince de Hollande a été dressé au mois d'avril, aucun prénom n'a été donné au prince, attendu l'absence de S. M. l'EMPEREUR et ROI.

Aujourd'hui 2 juin, en vertu des lettres closes de S. M., S. A. S. Mgr le prince archichancelier de l'Empire, assisté de S. Exc. M. le comte Regnault (de Saint-Jean-d'Angely), ministre d'Etat et secrétaire de l'Etat de la famille impériale, s'est transporté au palais de S. M. la reine de Hollande, où étant, il a déclaré que la volonté de S. M. l'EMPEREUR et ROI est que le prince, né le 20 avril, fils dernier né de LL. MM. le roi et la reine de Hollande, reçoive les prénoms de Charles-Louis-Napoléon.

De tout quoi il a été dressé acte en présence de S. A. Em. Mgr. le cardinal Fesch, grand aumônier, et de S. Ex. M. le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, témoins appelés à raison de l'absence de tous les princes du sang et de l'Empire. S. A. I. MADAME, mere; S. M. la Reine de Hollande; S. A. I. Madame la princesse Caroline, grande-duchesse de Berg et de Clèves, et S. Exc. M. l'amiral Werhuel, ambassadeur de S. M. le Roi de Hollande, ont été présents à l'acte, et ont signé.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 23 février 1808, sur la demande de François Chatelas, et Louise Degousse, sa femme, cultivateurs à Villebourg, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean Boussion, parti pour les armées depuis environ 13 ans.

Par jugement du 11 avril 1808, sur la demande de Jean Marméjan, et Marie Martin, mariés, domiciliés en la commune de Bonnevaux, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Alais, département du Gard, a déclaré l'absence d'André Martin.

Par jugement du 15 janvier 1808, sur la demande de Marie-Augustine Vandermeulen, épouse autorisée de François-Auguste-Joseph Caecaut, demeurant à Lille.

Le tribunal de première instance à Lille, département du Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François-Joseph Vandermeulen, dont on n'a pas de nouvelles depuis 1793.

Par jugement du 18 mars 1808, sur la demande de Marie-Jeanne-Hélène Lasgues, épouse du sieur Jean Durieu, demeurant à Savignac-Monna.

Le tribunal de première instance à Lombes, département du Gers, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Lasgues, boulanger de la commune de Seyssès-Saves, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis plus de 4 ans.

Par jugement du 11 avril 1808, sur la demande de dame Chauvet, épouse du sieur Jean Mayeul, domicilié à Carpentras.

Le tribunal de première instance à Carpentras, département de Vaucluse, a ordonné une enquête pour constater l'absence dudit Jean Mayeul, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis environ huit ans.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

ÉCOLE IMPÉRIALE POLYTECHNIQUE.

Concours pour l'admission des élèves en l'an 1808.

A V I S.

Extrait du registre des délibérations du conseil d'instruction de l'Ecole impériale polytechnique.

Les examens pour l'admission à l'Ecole impériale polytechnique seront ouverts dans les villes et aux époques ci-après : savoir :

Villes d'examen. Dates de l'ouverture des examens.

Paris..... le 8 août 1808.

Tournée du sud-ouest.

Marseille..... le 5 août 1808;
Montpellier..... le 11 août;
Toulouse..... le 17 août;
Bordeaux..... le 27 août;
Poitiers..... le 3 septembre;
Tours..... le 8 septembre;
Orléans..... le 14 septembre.

Tournée du nord-ouest.

Metz..... le 5 août 1808;
Strasbourg..... le 13 août;
Mayence..... le 19 août;
Bruxelles..... le 27 août;
Douay..... le 30 août;
Rouen..... le 5 septembre;
Caen..... le 10 septembre;
Rennes..... le 15 septembre.

Tournée du sud-est.

Gênes..... le 8 août 1808;
Turin..... le 13 août;
Grenoble..... le 20 août;
Lyon..... le 26 août;
Genève..... le 2 septembre;
Besançon..... le 8 septembre;
Dijon..... le 15 septembre.

Le programme des connaissances exigées pour l'admission à l'Ecole impériale polytechnique, a été arrêté par le conseil de perfectionnement, et approuvé par le ministre de l'intérieur, ainsi qu'il suit :

1^o. L'arithmétique et l'exposition du nouveau système métrique : on insistera sur l'application du calcul décimal à ce système ;

2^o. L'algèbre, comprenant la résolution des équations des deux premiers degrés; celle des équations indéterminées du premier degré; la composition générale des équations; la démonstration de la formule du binôme de Newton, dans le cas seulement des exposants entiers positifs; la méthode des diviseurs commensurables; celle des racines égales; la résolution des équations numériques par approximation, et l'élimination des inconnues dans deux équations d'un degré quelconque à deux inconnues ;

3^o. La théorie des proportions, des progressions, des logarithmes, et l'usage des tables ;

4^o. La géométrie élémentaire, la trigonométrie rectiligne et l'usage des tables des sinus ;

5^o. La discussion complète des lignes représentées par les équations du premier et du deuxième degré à deux inconnues; les propriétés principales de sections coniques ;

6^o. La statique appliquée à l'équilibre des machines les plus simples, telles que le levier, la poulie, le plan incliné, le treuil, la vis, la machine funiculaire, les mouffes, les roues dentées et la vis sans fin ;

7^o. Les candidats seront tenus de traduire, sous les yeux de l'examineur, un morceau des Offices de Cicéron : ils feront ensuite l'analyse grammaticale de quelques phrases françaises de leur traduction.

On exigera aussi qu'ils sachent écrire lisiblement.

8^o. Ils seront enfin tenus de copier une tête d'après l'un des dessins qui leur seront présentés par l'examineur. Tous ces articles sont également obligatoires.

Nota. Conformément au vœu du conseil de perfectionnement, approuvé par le ministre, et dans la vue d'empêcher que les élèves de l'Ecole polytechnique ne soient exposés à y apporter ou à y recevoir la contagion de la petite-vérole, les candidats seront tenus de produire un certificat authentique, constatant qu'ils ont eu cette maladie, ou qu'ils ont été vaccinés. Tout élève dont le certificat laissera quelque doute, sera vacciné à son entrée à l'Ecole.

Les conditions pour être admis à l'examen, sont détaillées dans la loi et les arrêtés suivans ; savoir :

Loi du 25 frimaire an 8.

Art. IV. Ne pourront se présenter à l'examen d'admission que les Français âgés de 16 à 20 ans ; ils seront porteurs d'un certificat de l'administration municipale de leur domicile, attestant leur bonne conduite et leur attachement au Gouvernement.

V. Tout Français qui aura fait deux campagnes de guerre dans l'une des armées de la république ; ou un service militaire pendant trois ans, sera admis à l'examen jusqu'à l'âge de 26 ans accomplis.

VII. Chaque candidat déclarera à l'examinateur le service public pour lequel il se destine, etc. Ces services sont, l'artillerie de terre, l'artillerie de la marine, le génie militaire, les ponts et chaussées, la construction civile et nautique des vaisseaux et bâtimens civils de la marine, les mines.

Nota. Suivant une délibération prise par le conseil de perfectionnement dans sa dernière session, et approuvée par le ministre de l'intérieur, les candidats doivent déclarer, suivant l'usage, le service auquel ils se destinent, et subsidiairement tous les autres, dans l'ordre suivant lequel ils desiront d'y entrer.

Arrêté du 12 germinal an 11.

Art. I^{er}. Les sous-officiers et soldats d'artillerie qui, au jugement des professeurs des écoles de cette arme, auront acquis les connaissances exigées pour entrer à l'Ecole polytechnique, pourront concourir, par voie de l'examen, pour y être admis, jusqu'à l'âge de 30 ans accomplis, au lieu de 26 fixé par la loi du 25 frimaire an 8 (sous la condition commune aux militaires des autres armes, de justifier de deux campagnes de guerre ou de trois années de service militaire.)

Arrêté du 18 fructidor an 11.

Art. 51. Les sous-officiers et soldats de sapeurs et mineurs, qui auront acquis les connaissances exigées pour entrer à l'Ecole polytechnique, pourront concourir, pour y être admis, jusqu'à l'âge de 30 ans accomplis, au lieu de 26 fixé par la loi du 25 frimaire an 8 (sous la même condition que ci-dessus pour l'artillerie et les autres armes.)

Les militaires qui sont dans ce cas, recevront des feuilles de route pour se rendre à Paris ou dans la ville d'examen la plus voisine de leur garnison, à l'effet de se présenter aux examens de l'Ecole polytechnique.

Décret impérial du 22 fructidor an 13.

Art. I^{er}. Tout individu qui sera admis à l'avenir à l'Ecole polytechnique, en qualité d'élève, devra verser entre les mains du conseil d'administration de cette Ecole, une pension annuelle de 800 fr. Cette pension sera assurée et payée ainsi qu'il est prescrit pour les pensions des vélites.

II. Outre la pension prescrite par l'article I^{er}, chaque élève devra, en entrant à l'Ecole, être pourvu d'un trousseau semblable à celui qui a été déterminé pour l'Ecole spéciale militaire, et se fournir à ses frais les livres de tout genre, les règles, compas et crayons qui lui sont personnellement nécessaires.

Les détails particuliers relatifs à la composition du trousseau et autres conditions secondaires d'admission des élèves, seront indiqués dans un programme séparé, qui sera adressé à MM. les préfets, et affiché dans les salles d'examen.

Les actes de naissance, certificats et autres pièces pour justifier que les candidats ont rempli les conditions ci-dessus, seront remis par eux à l'examinateur avant l'examen. *Toutes ces pièces devront être légalisées.*

Ceux qui desireront concourir, devront se rendre dans l'une des villes indiquées ci-dessus, se présenter au préfet, qui les fera inscrire, et leur indiquera le jour et le lieu où ils pourront subir l'examen. Il en sera de même de ceux qui desireront être examinés à Paris ; ils seront tenus de se présenter à la préfecture du département de la Seine, où on les fera inscrire et où on leur indiquera le lieu et le jour de leur examen.

La liste des candidats sera fermée la veille de l'ouverture de l'examen.

Les candidats qui auront été admis par le jury, recevront à leur domicile leur lettre d'admission ; ils seront tenus de se rendre à Paris assez à temps pour assister à l'ouverture des cours, qui est fixée cette année au 1^{er} novembre. Ceux des candidats admis qui, à raison de leur peu de fortune, auraient besoin de secours, recevront pour leur voyage (suivant la décision du ministre-directeur de l'administration de la guerre, en date du 9 germinal an 12) le traitement du grade de sergent d'artillerie marchant sans étape, d'après une feuille de route qui leur sera délivrée par le commissaire des guerres de l'arrondissement

de leur domicile, à la vue de leur lettre d'admission, conformément à l'article 11 de la loi précitée.

Nota. Plusieurs candidats qui ont concouru l'an dernier, n'ont pas été admis, quoique suffisamment instruits en mathématiques, parce qu'ils ne l'étaient pas assez dans les langues française et latine, ou qu'ils dessinaient mal, ou enfin parce que leur écriture n'était pas lisible. Le jury d'admission continuera à être très-sévère sur ces trois articles.

Le 16 mai 1808.

Le ministre - d'état gouverneur de l'Ecole impériale polytechnique,

J. G. LACUÉE.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 6 juin 1808, au samedi 11, savoir :

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux 1. A, P.....	30000
2. D, du n° 1 à.....	39000
3. G, H.....	26000
4. M, N, O.....	26500
5. C, K.....	37000
6. L.....	40000
7. Q, R, U, V, W.....	18000
8. S.....	39000
9. E, I, J, S.....	13000
10. F, T, X, Y, Z.....	15000
11. D, du n° 43503 à.....	52000

Les lundi 6, et vendredi 10 juin.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 12^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 12^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 mars.)

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Cinq pour cent consolidés.

Le mercredi 8 juin, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 septembre 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Les mardi 7, jeudi 9 et samedi 11 juin, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiemens dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

ÉCOLE DE MÉDECINE.

Extrait d'un mémoire lu à l'assemblée des professeurs de l'Ecole de Médecine de Paris, le 20 mars 1808, sur un quinquina français ; par M. Alphonse Leroy, ancien docteur-régent de la Faculté et professeur de l'Ecole spéciale de Médecine de Paris, membre de plusieurs Sociétés savantes (1).

A l'instant où le Gouvernement fait un appel à tous les savans de l'Empire, pour qu'ils cherchent et indiquent les moyens de remplacer, par des substances tirées de notre sol, celles exotiques qui nous rendent tributaires de l'étranger ou de nos ennemis, j'ai cru que l'Ecole de Médecine de Paris, versée dans toutes les sciences naturelles, et spécialement dans celle de l'homme, devait, par elle-même ou par un de ses membres, satisfaire à cette demande. Je viens donc offrir à la nation le remplacement exact d'un des plus grands médicamens employés dans l'art de guérir ; de celui qui peut le mieux remédier ou prévenir les contagions, seuls ennemis qu'aient à craindre les armées françaises ; je veux parler du quinquina.

Le quina est l'écorce d'un arbre qui contient des principes qui sont d'un si grand effet dans l'économie que ce médicament est devenu de première nécessité en médecine.

J'ai administré fréquemment le quinquina et ses diverses préparations, et même à de très-grandes doses. J'en ai donné beaucoup dans la goutte avec un grand succès ; j'ai sur-tout obtenu des effets étonnans de l'extrait fait par l'esprit-de-vin. Mais cet extrait résineux, d'une efficacité admirable, n'est qu'en très-petite quantité dans le quina, car le meilleur n'en donne pas plus d'une once, au plus une once et demie par livre. Je n'ai recherché cet extrait que pour don-

ner la partie active du quina à grande dose et dégagée de la partie ligneuse inerte : ne pouvant plus me procurer ce remède efficace, j'ai fait beaucoup de recherches et d'essais pour le suppléer. Enfin, je suis parvenu à trouver en France un quinquina rouge qui a toutes les propriétés, tous les principes, toutes les vertus médicales et chimiques du meilleur quinquina du Pérou. J'en extrais par l'esprit-de-vin une quintessence que l'on peut appeler, quand elle est desséchée, *sel essentiel*, comme on l'appelle ordinairement. J'en ai beaucoup administré, et dans un grand nombre de circonstances ; c'est pourquoi sa grande efficacité m'est aujourd'hui confirmée.

Cette découverte est d'autant plus importante, que les Espagnols eux-mêmes sont aujourd'hui privés du quinquina.

Le quinquina devient rare même au Pérou ; il n'y en a déjà plus aux environs de Loja, où il existait capitalement. On sent que l'écorce d'un arbre qu'on recueille depuis plus de cent soixante ans, et dont on fait annuellement un commerce de plusieurs millions, que l'écorce d'un arbre qu'on abat pour le dépouiller, que cette écorce, qu'on ne remplace pas par une culture spéciale, doit bientôt manquer au commerce : cependant de plus en plus on en demande.

Il y a plusieurs espèces de quina ; tous sont de la même famille. On en connaît trente-deux espèces, quinze à seize sont bien déterminées, et toutes sont plus ou moins fébrifuges ; mais chaque espèce produit des effets différens.

Parmi ces divers quinquina, on en compte quatre principaux, le blanc, le gris, l'orangé et le rouge, et je m'en suis tenu au rouge, que j'ai trouvé constamment plus efficace et moins irritant que les autres.

La rareté du quina l'a fait rechercher dans les Antilles ; on en a trouvé une espèce dans les Savannes de Saint-Domingue, espèce très-inférieure au quinquina rouge du Pérou ; c'est celle-là que M. Fourcroy a analysé en le comparant à celui du Pérou. Ce savant a prouvé qu'il y a de grandes différences chimiques entre ces deux écorces, et cette analyse est un modèle en ce genre. Voyez Dictionnaire Encyclopédique de Chimie, t. II, article *Analyse*.

S'il est essentiel de s'attacher à l'espèce du quina, il ne l'est pas moins de s'attacher à sa qualité ; celui des montagnes est préférable à celui de la plaine ; celui des terrains siliceux est préférable à celui des terrains argileux.

J'ai consulté sur cet objet M. Bonplan, qui révient du Pérou, avec M. Humboldt. Ces savans ont rapporté du Pérou toutes les espèces de quina, et M. Bonplan m'a donné, avec complaisance, une foule de détails sur ce médicament. Il m'a appris que sa rareté est de plus en plus très-grande. Il m'a assuré que les Péruviens usent rarement du quina dans les fièvres intermittentes ; ils y substituent des remèdes très-chauds, très-stimulans, lesquels conviendraient peut-être peu à notre climat ; ce sont des doses énormes de piment, de poivre long mélangées avec d'autres végétaux.

D'après tant de variétés et de différences, j'ai aperçu que ce n'était pas sans raison que j'avais conçu l'espoir de trouver dans les végétaux de notre sol un quina, ou son équivalent. Je voulais sur-tout un remède qui eût toujours les mêmes proportions, qui fût toujours identique, toujours le même ; ce que n'est pas le quina.

MM. Bernard de Jussieu et Adanson et notre collègue Antoine de Jussieu, ont classé les végétaux par famille, et ils ont trouvé que cette classification était la plus médicale, parce qu'on retrouve ordinairement dans toutes les plantes de la même famille une vertu spéciale, tant en Europe qu'en Asie, en Afrique, en Amérique. D'après ces vues, j'ai cherché en France la famille du quina ; j'y ai ajouté les principes qui lui manquaient, je les ai cherchés par la chimie et par l'expérience ; et de plusieurs végétaux insérés en médecine, j'ai composé un quina qui, appartenant à la famille, doit être appelé *quinquina français*. Il a toutes les qualités de celui du Pérou ; couleur, saveur, principes chimiques, effets, tout s'y rencontre, et de nombreuses expériences m'en ont donné la preuve.

D'après tant de variétés dans les quina, d'après les diverses proportions de leurs principes avec un effet fébrifuge commun à tous, j'en ai conclu qu'on pourrait réunir les principes du meilleur quina, mais sur-tout qu'il fallait ne pas négliger la famille ; cet effet a répondu à mon attente.

Le quinquina le plus doux, le plus efficace, le plus cordial, le moins irritant, le moins styptique, c'est le quinquina rouge. J'ai recherché la cause de cet avantage du rouge ; la voici : Il y a dans tous les quinquina, mais principalement dans le quina rouge, un principe colorant rouge, qui se retrouve même au quina jaune, principe auquel je crois une grande efficacité.

(1) Ce Mémoire se trouve à Paris, chez Méquignon, libraire rue de l'Ecole de Médecine, n° 9, — 1808.

Le principe colorant, sur tout le rouge, a la plus grande affinité avec l'albumine ; principalement avec l'albumine ; j'ai donné avec succès de la cochenille, et le remède m'a valu d'une très-grande efficacité ; il agit sur l'albumine. Mes expériences en médecine-pratique m'avaient donné cette idée que je crois nouvelle. J'y ai été confirmé par M. Vitalis, ancien professeur très-savant de chimie, à Rouen, qui s'est spécialement, et avec grand succès, occupé de la théorie de l'art des teintures, dont il voit exercer sous ses yeux la pratique dans la ville de l'Empire où l'on teint le plus en rouge. L'un des végétaux inusités qui composent le quinquina que je vous présente, contient beaucoup d'albumine, et l'on peut même lui donner, par la fermentation, une odeur animale de sang très-étonnante. Je crois à ce principe colorant rouge une grande efficacité pour la coloration du système musculaire ; et c'est ainsi que, par divers médicaments contenant divers principes, on peut médicamenter les divers systèmes de notre économie.

Lorsqu'on apporta, pour la première fois en France, ce quinquina rouge, aujourd'hui si recherché, à un prix excessif, on le rejeta. Ce quina avait été pris par un corsaire anglais sur un vaisseau espagnol qui en était chargé : on l'offrit en France, en avril 1777, à 40 s. la livre ; M. Léquillier ne put s'en débarrasser ; les Anglais en firent l'acquisition, puis nous le rachetâmes d'eux à un haut prix.

L'écorce du quinquina contient deux parties : l'une active, médicameuse, composée de plusieurs principes qui sont en affinité par divers côtés avec plusieurs de nos humeurs ; l'autre partie ligneuse est inerte et très-abondante. Elle ne donne rien, ni à l'eau, ni à l'esprit-de-vin ; elle paraît sans vertu dans l'économie.

En 1788, j'eus à guérir une fièvre intermittente qui résistait à tous les remèdes, et même aux doses énormes de quina. (Le malade était M. Didot père, imprimeur, si renommé par ses beaux caractères et ses belles éditions.) Il était près de périr ; les jambes, le bas-ventre s'inflamaient ; le type de cette fièvre double tierce était d'une régularité presque égale au cours des astres. J'avais, sans succès, donné des doses fortes de quina. Alors j'imaginai de faire extraire du quina rouge, le principe le plus actif, le plus antiseptique, au moyen d'un esprit-de-vin à 22 degrés pour donner sous un petit volume une très-grande dose de ce principe actif du quina, partie active qui réside dans la partie résino-extractive.

Deux livres d'excellent quina rouge ne donnerent que 2 onces quatre gros de résino-extractif. J'en donnai dans la journée 3 gros, divisés par doses de 18 grains, prises d'heure en heure. La fièvre qui devait réparaître le soir à sept heures, ne revint plus, et le malade se rétablit. Je continuai de lui donner de cet extrait à 2 gros par jour, puis à 1 gros. Enfin je terminai par des doses de 12 grains. Il recouvra la plus parfaite santé. J'ai depuis donné ce même extrait, avec un égal succès en diverses maladies.

J'étais fort lié avec le pharmacien Steinacher, avec lequel j'avais fait mes études médicales. Je fis avec lui l'analyse du quinquina, et lui fis préparer une grande quantité de cette gomme-résine. J'en ai beaucoup ordonné en diverses maladies, je l'ai prescrit souvent comme fortifiant et corroborant, et toujours avec un très-grand succès. Aucune fièvre intermittente n'a été rebelle à ce médicament.

J'ai fait préparer de cette gomme-résine chez M. Cadet, pour la donner à grandes et petites doses ; j'en ai donné de 12 à 15 grains jusqu'à 2 gros par jour. J'ai été bien plus loin encore. Les malades fortunés qui répugnent à prendre de fortes doses de quina en poudre, prennent aisément cet extrait, dont les effets sont les plus énergiques. Avec de fortes doses de cet extrait et répétées, j'ai rendu la faculté de marcher au lord S***, qui était prisonnier d'Etat en France. Lord S*** avait perdu l'usage de ses jambes par l'effet de la goutte (2).

La livre des meilleurs quinquina ne donne pas plus d'une once et demie de cet extrait.

On tire du quinquina, par le moyen de l'eau seule, une gomme-résine, qu'on a appelée *sel essentiel du quinquina* ; c'est Lagaraye qui le premier a fait et proposé ce médicament. Mais en employant, comme je le fais, une eau-de-vie à 22 degrés, le principe qu'on extrait est plus résineux, plus antiseptique, plus fébrifuge ; mais on l'obtient à moindre dose. Je continuerai d'ap-

perer cet extrait, comme on l'a fait, *sel essentiel de quinquina oxygène* ; et lorsqu'il ne sera pas desséché, *quintessence de quinquina français*. J'extrait cette substance de végétaux inusités en médecine, qui croissent en Europe et même chez nous, et qu'on peut se procurer en abondance. Le prix très-excessif de l'extrait de quinquina, même lorsqu'il était à bas prix, le mettait hors de la portée commune ; celui-ci pourra se donner à un vil prix, par comparaison à l'autre, et sur-tout la quintessence qui ne diffère du sel que par dessiccation.

J'ai craint pendant long-tems d'indiquer la préparation de ce sel, de peur que la fraude ne s'y introduisît, et que l'avidité du gain ne substituât à ce médicament très-précieux et très-cher, un autre qui ne le remplacerait pas ; mais aujourd'hui la fraude ne se pourra, vu le bas prix du sel essentiel, ou la quintessence du quina français, qui est ce sel en état fluide.

En m'occupant autant que j'ai fait du quina, j'ai voulu connaître l'origine de ce remède. J'ai appris que c'était au hasard qu'avait été due la découverte de sa vertu. Ainsi, presque toutes les découvertes sont l'effet du hasard. Plusieurs arbres avaient été abattus sur les bords d'un petit étang, ils avaient séjourné dans l'eau, et lui avaient communiqué leur amertume. Les malades Indiens, qui burent de cette eau, furent guéris ; c'est ce qui fit connaître sa vertu. Il n'y avait pas long-tems qu'ils connaissaient ce spécifique, lorsque la comtesse Chinchon, vice-reine du Pérou, fut guérie d'une fièvre tierce par l'infusion de cette écorce. Alors les Jésuites de Lima en envoyèrent à Rome. Enfin, la réputation de ce remède s'étant accrue, les Anglais l'acquiescent par leur commerce avec le Pérou. Un chevalier anglais, nommé Talbot, réveilla l'attention de ses concitoyens, et sur-tout des Français, pour l'usage qu'il fit faire de ce remède. On y fit une grande attention, parce que Talbot connaissait bien les hommes, voulut par le secret exciter la curiosité et fixer l'attention. Talbot vint apporter ce secret en France. Il avait observé, comme je l'ai fait depuis, qu'il y avait des écorces contenant peu du principe efficace. Il les appelait *écorces bâtarde* ; ce qui l'avait conduit à renforcer, disait-il, le quina, et même le meilleur, par une forte teinture spiritueuse de quina. Il donnait quelquefois cette teinture seule et à grande dose : c'est ce que je fais aussi, et à quoi je desirerai qu'on s'attache principalement.

Louis XIV, en 1668, ayant éprouvé une fièvre intermittente, et ayant entendu plusieurs grands de sa cour lui vanter le quina qu'ils avaient pris, voulut prendre aussi le quina du chevalier Talbot. Il le prit en deux grands verres par jour ; c'était du quina en poudre qui était renforcé d'extrait spiritueux, lequel quina renforcé avait été mis à bouillir dans une infusion de quina. Louis XIV guérit rapidement par ce quina renforcé d'extrait : il paya généreusement à Talbot son secret, et fit acheter pour les malades de ses armées beaucoup de quinquina qu'il distribua dans ses hôpitaux militaires.

Mais S. M. l'EMPEREUR et Roi, par la sagacité de son génie, en a fait un préservatif. S. M. a conservé saine et sauve son armée dans les marais de Mantoue, en prenant soin de faire distribuer de l'eau-de-vie chargée de quinquina. On prenait le matin dans le camp beaucoup de ce spiritueux, seulement comme préservatif ; aussi les soldats ne se portèrent jamais mieux qu'alors.

J'offre ici le quina français sous deux formes capitales ; savoir, en poudre et en extrait ; mais l'extrait est ou fluide ou sec ; je crois qu'on arrivera à préférer celui qui est en quintessence ; c'est l'extrait dont on a évaporé le spiritueux qui a servi à le faire, et auquel on ne laisse de l'eau que pour qu'il soit fluide. On y ajoute assez de spiritueux pour qu'il ne s'altère pas.

Le quinquina indigène que je présente s'accorde, par l'analyse chimique, par l'odeur, par la saveur, par son extrême amertume, sur-tout par les effets dont j'ai une longue expérience, avec ce qu'on offre de meilleur le quinquina rouge. Le feu n'a altéré ici aucun principe ; il n'y a qu'une simple évaporation du spiritueux employé à l'extraction du sel essentiel, et ce spiritueux n'a fait qu'ajouter et lui donner plus de vertu, quoiqu'il soit évaporé.

On a cherché à suppléer le quina par diverses combinaisons ; par des écorces différentes ; par celles de cerisier, de châtaignier, de saule, de marronnier des Indes : on a proposé des combinaisons compliquées des amers unis à des astringents ; on a même donné, comme aux Indes, le poivre. On a indiqué au collège de pharmacie une composition antifebrile. Un médecin de Boulogne en a indiqué une autre ; un chimiste de Bordeaux vient en proposer une. Je ne blâme aucune de ces combinaisons, je les connais toutes, même celle d'un vin de quinquina récemment en usage. Tous ces moyens sont des richesses pour l'art de la médecine ; mais ce que j'offre ici n'a rien de commun avec ces compositions, c'est

un vrai quinquina indigène ; c'est une acquisition nouvelle, c'est un remède qui sera tous les jours le même ; ce qui est très-important en médecine.

On me reprochera peut-être de faire un secret de ce médicament. Ce n'est nullement ici mon intention ; mais quand j'ai songé qu'on rejetera le quina rouge, lorsqu'on le vint offrir au commerce français, et que les meilleures inventions offertes chez nous au commerce ont été négligées, même repoussées, et que c'est chez nos voisins que nous avons souvent été les reprendre, j'ai cru devoir exciter pour un tems la curiosité salutaire. Les naturalistes, les chimistes, me devineront. Ils connaîtront facilement mes bases, mais non mes procédés ; procédés divers par lesquels je suis passé dispendieusement dans mes essais.

Lorsque les médecins auront fait attention à ce médicament, qu'ils en auront généralement reconnu l'utilité et établi l'usage, lorsque le commerce ne le dédaignera pas, alors je publierai un traité sur ce quina, et j'indiquerai mes procédés comme je viens de le faire pour un moyen qui me paraît à moi-même bien extraordinaire contre l'épilepsie. Je n'annonce ici rien qui ne soit fondé sur l'expérience.

Le quina français a été administré avec tout le succès possible dans les fièvres tierces, quatuor, et dans celles appelées *pernicieuses*. En général il doit être donné à grandes doses dans les maladies excessivement graves.

Les médecins et chirurgiens des armées, ceux qui pratiquent l'art de guérir dans des pays humides et marécageux, ont un fréquent recours au quina. Il est leur ancre de salut. C'est le plus grand remède à opposer aux contagions ; il en est même le préservatif. Ainsi, au moyen de cette essence de quina prise chaque matin à petite dose, nos armées pourraient s'avancer vers les climats les plus chauds et vaincre les plus fatales influences ; c'est le remède capital aux fièvres essentiellement malignes ; car dans la fièvre jaune un médecin a réussi à guérir presque tous ses malades en leur faisant prendre des doses presque incroyables de quina ; il a été jusqu'à en administrer 4 et 6 onces en 24 heures, et il ne perdit que ceux de ses malades qui n'eurent pas le courage de se soumettre à en prendre une dose aussi considérable. Je ne doute nullement qu'avec la quintessence liquide de quina, il n'eût obtenu un plus grand nombre de succès ; car aucun malade ne se fût refusé à succéder plusieurs fois par jour une cuillerée de liqueur contenant un gros de sel, lequel est l'extrait de plus de 6 gros de quina. Qui sait même ce que pourrait ce médicament à grande dose dans la peste, sur-tout étant uni à des aromates.

Le quina est très-recommandable dans les pâles couleurs ; je l'ai uni alors aux aromates et aux purgatifs, et quelquefois à la magnésie. C'est un puissant stomachique, lequel donne plus d'intensité à la partie colorante du sang. Ce médicament se peut combiner à une foule immense d'autres ; il leur donne plus d'efficacité.

Le quina français ne doit pas seulement être considéré comme fébrifuge préservatif et curatif des contagions, mais c'est un remède très-recommandable sur le dernier tems de la grossesse. Les femmes, par son usage, acquièrent des forces qui rendent l'accouchement très-heureux, et l'enfant en est plus viable. Ce remède prévient les désordres qui sont la suite des couches. Chaque matin, une demi-cuillerée ou une cuillerée de café d'essence, prise en deux et trois cuillerées d'eau sucrée ou non sucrée, est une dose ordinaire. Je le conseille encore à la suite des couches même les plus heureuses ; et par son usage, les forces des accouchées se rétablissent plus rapidement.

J'ai indiqué, en mon *Manuel des gouteux*, quel puissant remède c'était dans la goutte, et combien il fallait être peu timide dans son administration. Le quina est de la famille du café. Ce qui m'a conduit à conseiller à quelques femmes rhumatisantes et gouteuses à faire ajouter une cuillerée d'essence en une tasse de café au lait chaque matin. Le café n'en est que meilleur, et devient à ce moyen un préservatif de la goutte, ou du moins l'altère. Ce café fortifié singulièrement, et par ce moyen on emploie moins de café. Enfin je ne doute nullement que ce remède que nous possédons, ne devienne un jour un des principaux moyens qu'on emploiera dans l'art de guérir. C'est à quoi on sera conduit, d'après les nombreuses expériences que je rapporterai dans le traité que je publierai sur le quinquina français et sur l'art de le composer.

Beaucoup d'essais et d'expériences sur ce quinquina nouveau ont été faits, dans le principe, dans le laboratoire de M. Cadet, pharmacien de S. M. l'EMPEREUR et Roi, et l'on trouvera chez lui à prix très-modique ce quinquina en poudre, en quintessence et en sel essentiel, sous le nom de *quinquina français*.

(2) Les Anglais ont appris, par mon *Manuel des Gouteux* et par lord S***, l'avantage du quina dans la goutte ; ils viennent de prohiber l'exportation de ce médicament par une loi inhumaine. Lord S*** est plein d'esprit, de jugement et d'humanité ; il doit approuver ce bill aussi fortement que l'a fait M. Pousquib en plein parlement ; mais j'ose assurer que, dans la goutte, comme dans tous les cas où le quina est utile, le quina français remplacera parfaitement les quina divers, et la plupart incertains, dont les Anglais ont dépeuplé le Pérou, et qu'ils ne cessent de falsifier.

POIDS ET MESURES.

Cours de Géométrie pratique, appliquée à la mesure des objets de commerce, assujettie au système métrique; contenant des instructions sur le calcul décimal; les principes et opérations de la Géométrie pratique appliquée à la *quadrature* (qui remplace le nom de toisé des surfaces), à la *cubature* (qui remplace le nom de toisé des solides), et notamment à la détermination du volume des bois, des pierres, des terres massives, et des vases propres à renfermer des fluides. Les rapports et instructions sur les mesures, les poids, et les monnaies; enfin, un vocabulaire des termes techniques employés par les jaugeurs et mesureurs; précédés d'une instruction préliminaire sur le système métrique. Par M. Bazaine, professeur du jaugeage, contrôleur-jaugeur de l'octroi de bienfaisance de Paris, membre de plusieurs Sociétés savantes (1).

Il existait autrefois une foule de pratiques obscures que l'ignorance considérait comme le fruit d'un tâtonnement aveugle et d'une marche incertaine; dans les administrations, par exemple, où les employés étaient chargés de la perception d'une partie importante des revenus publics, on les rendait dépositaires de certains secrets sur l'usage des instruments confiés à leurs soins, et les négociants et les contribuables pouvaient à peine leur arracher des formules cachées dont eux-mêmes ignoraient ou la justesse ou les défauts. Aussi, dans mille circonstances différentes, ces employés commettaient-ils les erreurs les plus préjudiciables à l'intérêt du Gouvernement ou à celui des particuliers. A l'époque de la révolution, l'étude des sciences acquit un grand nombre de nouveaux prosélytes. De grandes institutions furent créées; les hommes les plus célèbres furent appelés pour y professer et les disciples de ces maîtres fameux ont depuis été porter sur tous les points de la surface de la France, les lumières qu'ils avaient puisées à cet immense foyer. On éclaira le public lui-même; on lui fit connaître tous les droits qu'avait fondés sur son ignorance un adroit intérêt, et le public à son tour crut devoir la reconnaissance et le respect à des hommes dont les talents avaient déchiré le voile qui couvrait tant de manœuvres mystérieuses. Les découvertes les plus brillantes vinrent ensuite agrandir le domaine des arts, et l'on sentit enfin tout le prix que doit attacher aux sciences un peuple qui n'attend sa fortune que de son industrie.

Les occupations des diverses classes de la Société s'opposent toujours, sans doute, à ce qu'elles puissent faire une étude particulière des sciences; elles chargent donc un certain nombre d'hommes de s'occuper exclusivement d'un objet aussi important pour elles, et en favorisant la publication des travaux des savants, elles se réservent le droit de jouir de leurs découvertes.

Des impôts ont été fixés sur plusieurs objets de commerce: des employés ont été nommés pour percevoir ces droits: il a fallu leur donner l'instruction que nécessitait une semblable mission; mais cette instruction ne devait plus être secrète, et le Gouvernement encouragea l'impression de plusieurs ouvrages destinés à la communiquer. Des Instructions rédigées par un de nos savants les plus illustres (2) furent publiées; et le public, en appréciant l'exactitude des opérations des employés, put reconnaître la justice du Gouvernement.

Malgré toutes les instructions ministérielles, il manquait aux subdélégués des octrois, des droits réunis, des douanes, etc., un *Manuel du Mesurage*, au moyen duquel ils pussent atteindre rapidement cette précision que commande l'intérêt du fisc et celui des contribuables; et à ces derniers un ouvrage qui les mît à même de jager de l'équité qui préside à la perception des impôts, et de réclamer auprès du Gouvernement ce qu'une main infidèle pourrait enlever à leur crédulité.

M. Bazaine, dans l'intéressant ouvrage qu'il présente au public, a tenté d'atteindre ce double but. On connaît déjà les perfectionnements ingénieux qu'il a su donner à deux jauges dif-

férentes (3) admises à l'exposition des produits de l'industrie française en 1806, et dont la construction et les usages font partie de son Cours de stéréométrie appliquée au jaugeage. Le suffrage flateur qu'ont accordé à ces instruments M. Prony, membre de l'Institut chargé de les examiner, et M. le conseiller-d'état préfet du département de la Seine, en présence duquel ils ont été soumis à l'épreuve; l'approbation de S. Exc. le ministre de l'intérieur, et de la commission des poids et mesures; enfin au jugement avantageux de plusieurs Sociétés savantes; leur assurent un rang distingué parmi les instruments de leur espèce.

Le cours de géométrie de M. Bazaine, recommandable par sa grande simplicité, n'est qu'une suite de pratiques à l'aide desquelles on peut mesurer exactement, et avec célérité tous les objets de commerce susceptibles d'être mesurés. L'auteur a parfaitement senti qu'une géométrie démontrée était pour ainsi dire, inutile à des personnes dont les emplois ou les professions exigent l'usage constant des calculs, et qui sont obligées d'opérer avec une extrême promptitude. En puisant ces leçons dans les livres de nos plus habiles géomètres, il lui a suffi d'indiquer ces sources excellentes et d'insister sur ces applications.

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première contient dix chapitres.

Dans le premier chapitre, l'auteur expose le calcul décimal; dans le deuxième, il traite des principes de la géométrie pratique; dans le troisième, de la longimétrie; dans le quatrième, de la planimétrie ou quadrature; dans le cinquième, des mesures agraires en particulier; dans le sixième, de la cyclométrie ou de l'art de mesurer les surfaces circulaires; dans le septième, de la stéréométrie ou cubature des solides; dans le huitième, de la manière de mesurer les différentes espèces de bois; dans le neuvième, il donne les moyens de mesurer les pierres suivant leurs ordres, les terres massives, etc.; enfin dans le dixième, il traite de la cubature des vases destinés à renfermer des fluides, etc.

Un chapitre est consacré à une table de logarithmes, avec l'explication propre à la rendre applicable à une foule d'opération d'une utilité journalière.

M. Bazaine a cru devoir insister sur la prééminence des mesures nouvelles sur les anciennes; aussi, sa seconde partie commence-t-elle par l'exposé des avantages des premières. Cette partie comprend en outre:

- 1°. Une table de rapport des mesures anciennes et étrangères avec les mesures nouvelles;
- 2°. Une instruction sur les poids et titres des monnaies de l'Empire français, suivie d'un tableau comparatif des monnaies étrangères;
- 3°. Un vocabulaire des termes techniques employés par les jaugeurs et mesureurs, dans lequel se trouve un aperçu historique sur le jaugeage; enfin cet ouvrage, précédé d'une instruction sur le système métrique, est terminé par un tarif des droits d'octrois perçus aux entrées de Paris.

Ce dernier travail de M. Bazaine, réuni à son cours de jaugeage que nous avons annoncé dans le *Moniteur* du 9 novembre 1806, n° 313, forme un ouvrage complet, très utile non-seulement aux employés des administrations auxquelles les deux cours sont destinés, mais encore à un grand nombre d'artistes, et particulièrement aux jaugeurs, mesureurs, négociants, etc.

P. M. G. TREUIL, professeur de mathématiques au Prytanée militaire français.

COLLÈGE DE FOSANCE.

M. Cuvier commencera, mardi 7 juin, à trois heures précises, la partie de son cours, où il exposera les faits principaux qui doivent servir de base à la géologie.

AVIS.

Vente de bœufs et brebis espagnols.

On fait savoir que le 9 juin 1808, au château de la Ferté-Beauharnais (Château-Vieux), en Sologne, département de Loir-et-Cher, il sera procédé, par adjudication publique, à la vente de plus de cent bêtes espagnoles, tant bœufs que brebis, provenant des troupeaux de S. A. I. Mgr le prince Eugène-Napoléon, vice-roi d'Italie.

Les amateurs seront autant flattés de l'excellent état des troupeaux, composés, comme ceux de Rambouillet et de Malmaison, des races les plus

(3) Ces jauges ont été exécutées avec la plus grande précision par M. Kutsch, mécanicien, rue de la Tixeranderie, n° 60, à Paris; on les trouve chez lui toutes fabriquées, ainsi que toutes les nouvelles mesures métriques.

pures et les plus estimées en Espagne, que de la vigueur et de la belle conformation des bêtes qui seront exposées en vente, et que l'on adjugera avec leurs toisons.

La vente commencera à dix heures, et se fera au comptant et en francs.

LIVRES DIVERS.

Barème des ouvriers, servant à faciliter le paiement de leurs journées, à l'usage des manufacturiers, artistes en bâtiments, chefs d'ateliers, etc.; par E. Bonneau, sous-chef du ministère de l'intérieur.

Prix, 50 centimes, ou 10 sols.

A Paris, chez Capelle et Renand, rue J. J. Rousseau, n° 6.

Organisation civile et religieuse des Israélites en France et en Italie, décrétée par S. M. l'EMPEREUR ET ROI, le 17 mars 1808; suivie de la collection des actes de l'assemblée des Israélites convoquée à Paris en 1806, et de celle des procès-verbaux et décisions du grand-sanhédin convoqué en 1807, lesquelles ont servi de base à cette organisation.

Un vol. in-8°. Prix, 6 fr. pour Paris, et 7 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour c. j. du 22 mars 1808	86 fr. 10 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808	85 fr. 75 c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France	1332 fr. 50 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique Aujourd'hui, Aristippe, et Télémaque. M. Montjoie, élève de M. Coulon, débutera par le rôle de Télémaque, et Mlle Athalie continuera ses débuts par le rôle de Calipso.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Gaston et Bayard, et le Legs.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui la 4^e repr. des deux Francs-Maçons, et les Fausses Confidences.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui

Théâtre du Faubourg, rue de Chartres. Au. Voltaire chez Ninon, l'Education déplacée, et le Vieux Chasseur.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Au. au Théâtre des ci-devant Jeunes-Artistes, la 2^e repr. de l'Ange tutélaire, mélodrame en trois actes.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Au. les Strélinz, et la Forêt périlleuse.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Au. la grande Voltige par un singe; la prise du Fort par 40 chiens, avec un feu vif et redoublé; les exercices variés des sieurs Gaudot, Auguste et de Scapin.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Au. Relâche.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs, vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredi, vendredi et dimanche, à sept heures du soir, à huit heures de physique, à neuf heures de fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 4.

(1) Cet ouvrage se trouve avec le Cours de Jaugeage du même auteur, chez Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue de Thionville, n° 10, à Paris.

Prix du Cours de Jaugeage, 4 fr. 50 cent et 5 fr. 50 cent. franc de port.

Prix du Cours de Géométrie pratique, 5 fr. 50 cent., et 6 fr. 50 cent. franc de port.

Prix des deux Cours réunis, 10 fr., et 12 fr. francs de port.

(2) M. Legendre, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.